

Fiction

Gaétan Bélanger, Michèle Bernard, Pierrette Boivin, Yvan Cliche, David Laporte, Shana Paquette, Michel Pleau et Mathieu Simoneau

Numéro 158, printemps 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93230ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

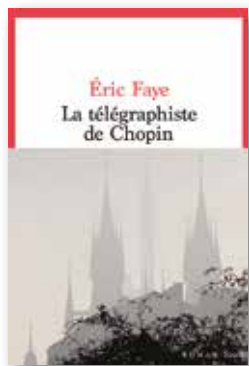
Bélanger, G., Bernard, M., Boivin, P., Cliche, Y., Laporte, D., Paquette, S., Pleau, M. & Simoneau, M. (2020). Compte rendu de [Fiction]. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (158), 58–62.

Éric Faye

LA TÉLÉGRAPHISTE DE CHOPIN

Seuil, Paris, 2019, 258 p. ; 32,95 \$

Prague, 1995. Le directeur de la chaîne de télévision d'État confie au journaliste Ludvik Slaný la réalisation d'un documentaire visant à faire la lumière sur un phénomène étrange qui fait de plus en plus de bruit.



La quinquagénaire Verá Foltýnová recevrait la visite de Chopin qui, plus d'un siècle après sa mort, lui dicterait des partitions inédites. Pour le cartésien Ludvik, il ne fait pas de doute qu'il s'agit là d'une mystification qui profiterait à la spirite ou à quelque complice. Son enquête cherchera à le prouver. Mais la ménagère et ex-cantinière, d'apparence honnête, d'emblée prête à collaborer dès la première

visite du journaliste, crée chez lui un malaise, car elle n'a pas la tête de l'emploi.

À l'époque, l'ère de l'information disponible au bout des doigts n'en est qu'à ses balbutiements. Aussi le journaliste, épaulé par le détective Pavel Černý et le caméraman Roman Staník, s'en tiendra-t-il aux méthodes du régime communiste encore proche, en se montrant toutefois amène avec la dame, courtoise elle aussi. Visites chez elle, filature, pièges, recherches sur son passé, aucune mesure d'enquête n'est exclue.

La narration à la troisième personne est entrecoupée par le récit de Ludvik, dans un bar en compagnie de la jeune journaliste Dana, vingt ans après la sortie du documentaire. Celle-ci est chargée de souligner ce vingtième anniversaire. Les bières aidant, de même que l'attention que lui porte la belle et jeune femme, Ludvik fera état de la transformation opérée chez celui qui ne jurait que par le matérialisme scientifique. En dépit de la raison, le doute s'installe.

Le romancier s'est inspiré de l'histoire de la Britannique Rosemary Brown (1916-2001), qui prétendait entrer en communication avec des compositeurs de musique. Outre les noms de rues et de lieux de la ville de Prague, il ajoute comme effets de réel des références ou de simples allusions à des personnages qui au XX^e siècle ont fait parler d'eux en raison de leur accointance avec le monde de la médiumnité. Par ailleurs, le récit suggère que de nouvelles découvertes scientifiques pourraient valider ce qu'hier encore nous trouvions farfelu ou impensable. Chose certaine, l'auteur accompli qu'est Éric Faye a si bien tissé sa toile, non sans

humour, que le lecteur, tout comme le journaliste en quête de vérité, pourrait bien se sentir troublé...

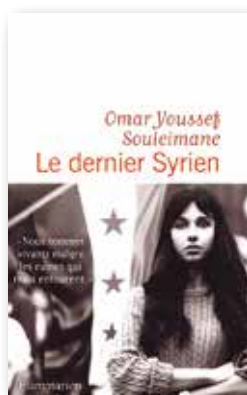
Pierrette Boivin

Omar Youssef Souleimane

LE DERNIER SYRIEN

Flammarion, Paris, 2020, 258 p. ; 34,95 \$

Voici un roman qui dépeint, à travers de courts chapitres de deux ou trois pages, la vie de jeunes Syriens organisateurs de manifestations contre le régime de Bachar al-Assad, y participant en 2011 et dans les années suivantes. On le sait, la Syrie a suivi le mouvement du Printemps arabe, lancé par la Tunisie.



Mais dans ce pays multimillénaire, les choses ont bien mal tourné. L'auteur, un jeune poète maintenant immigré en France, décrit ce que pouvait être cet espoir d'enfin se débarrasser d'une dictature étouffante, mais aussi les grands obstacles, quasi incontournables, à surmonter, dont le fait qu'en cette région du monde, la liberté est un bienfait méconnu.

Par petites touches donc, on voit un groupe de militants laïcs animés par des espoirs démocratiques affronter cette situation quasi impossible, qui ne laisse pas de marge de manœuvre. En fait, leur rêve est presque irréalisable, car le pays est une mosaïque multiethnique qu'on peut, avec la violence, facilement diviser.

Le régime actuel s'appuie sur ce sectarisme : il est surtout composé de membres de la confession minoritaire alaouite, une branche du chiisme, qui voit toute remise en cause de son pouvoir absolu comme une menace mortelle. Et qui alimente sciemment une vision tordue de la politique régionale. En effet, rien de plus facile que de présenter les manifestants démocratiques comme les suppôts des islamistes, ce qui est bien loin de la vérité.

Avec la violence et la torture dont use l'État alaouite pour juguler les soulèvements, les vrais démocrates, les jeunes de ce roman, sont les grands perdants : ils sont coincés entre deux calamités, tout aussi nocives et sanguinaires, soit le régime laïc, mais dictatorial, et les islamistes, absorbés par une religiosité médiévale. Ce qui fait dire avec justesse à un personnage : « Quand la mort est partout, l'injustice se généralise ».

Surprise dans ce roman d'un auteur arabe moderne : quelques scènes de sexe, et homosexuelles. Singulier, dans cette zone culturelle où la pudeur est une valeur sacrée.

Yvan Cliche

Michel Garneau

CHOIX DE POÈMES (PAS TROP LONGS)

L'Oie de Cravan, Montréal, 2019, 422 p. ; 26 \$

C'est un beau et joyeux poète en salopette qui nous accueille en page couverture. Il nous fait signe d'entrer dans la maison du poème qu'érige tout recueil. Il nous reçoit avec un sourire aussi large que ses mains dans un choix de textes effectué par l'auteur lui-même.



Cette photo est déjà une sorte de manifeste. Nous n'entrerons pas dans la chambre esseulée d'un auteur qui craint la vie. Nous sommes les bienvenus dans ses poèmes.

L'anthologie ne se présente pas dans l'ordre chronologique. Cela a pour effet d'éviter une sorte de sacralisation du texte trop souvent figé par ce genre d'exercice. Avec Michel Garneau, on est du côté du vivant. Dans

une superbe présentation, il nous raconte ce qui a présidé au choix des poèmes « pas trop longs ». Il y parle notamment de cette décision de revoir et de corriger certains textes pour que le poème soit « asteur vrai pour moi et pour vous ». Et, surprise, il nous donne un généreux choix d'inédits.

Michel Garneau remet donc en mouvement le parcours d'une vie amoureuse de poésie et de paroles. Et c'est tout plein de souvenirs ! On ressent le bel appétit de l'enfant en lisant le poème « Les sannouiches aux tomates » qui sont « tellement bonnes / que j'ai envie de pleurer ». Dans « La bénédiction », on suit l'enfant qui retourne à l'école après le dîner chez sa mère Germaine. Il court devant la pluie, une pluie qui finit par l'envelopper « dans son chant dans sa danse dans sa fraîcheur / et elle m'a béni elle m'a béni elle pour vrai m'a béni ».

On lit également une série de poèmes amoureux. Michel Garneau aime célébrer la beauté de la femme « taillée dans la plus belle chair du réel ».

Dans un touchant poème, inédit, il évoque le grand frère, le poète Sylvain Garneau mort trop jeune : « J'avais treize ans et je me voulais poète, / j'avais peur, poète, on pouvait en mourir ».

Le lumineux cinéaste Pierre Perrault répétait souvent : « On demande des poètes de chair et de sang ». Son documentaire *La grande allure* faisait revivre à Michel Garneau la même longue traversée de l'Atlantique de nos ancêtres entre Saint-Malo et Québec. On le voit désirer le fleuve Saint-Laurent et le pays qu'il appelle de tout son cœur.

Michel Garneau dans ce *Choix de poèmes* refait la traversée de son œuvre et le résultat a franchement grande et belle allure. Merci monsieur Garneau !

Michel Pleau

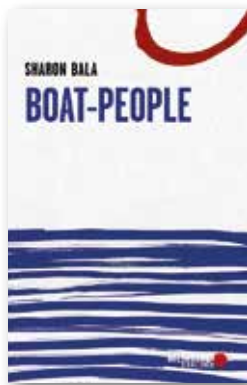
Sharon Bala

BOAT-PEOPLE

Trad. de l'anglais par Véronique Lessard et Marc Charron

Mémoire d'encrier, Montréal, 2020, 441 p. ; 29,95 \$

Nous suivons quatre personnages et leurs proches dans ce roman à saveur politique.



Mahindan, un veuf, et son fils de six ans, Sellian, tous deux réfugiés sri-lankais venus par cargo avec cinq cents autres demandeurs d'asile dans la région de Vancouver ; Priya Rajasekaran, une avocate d'affaires, elle aussi d'origine sri-lankaise (deuxième génération), désignée malgré elle par son cabinet pour représenter des réfugiés ; et Grace Nakamura, arbitre de la Commission de l'immigration et du statut de réfugié du Canada,

qui doit décider si Mahindan peut ou non être admis au pays et y refaire sa vie.

Le roman s'inspire d'une histoire similaire survenue il y a près de dix ans en Colombie-Britannique.

Le récit dévoile le parcours intime de ces personnages lors du long traitement administratif du dossier, notamment par des retours sur la vie sri-lankaise de Mahindan. Ce dernier, qui a quitté son pays à cause de la violence exercée contre la communauté tamoule, est rempli d'espoir à la pensée de s'établir au Canada, mais une fois sur place, il comprend que son projet d'immigration sera beaucoup plus sinueux et tortueux que prévu.

Car les services frontaliers du Canada, portés par un pouvoir politique peu sympathique à la cause de ces boat-people (on devine dans le roman que ce sont les conservateurs qui sont au pouvoir à Ottawa), lui font barrage. Mahindan fait aussi face à une opinion publique méfiante envers cette arrivée massive de migrants, dont certains, selon les rumeurs, pourraient être des terroristes ou des criminels.

Comment savoir si le réfugié dit vrai ? C'est justement ce flou qui donne beaucoup de pouvoir à l'arbitre canadien, souvent forcé de prendre une décision plus fondée sur l'intuition, l'humeur populaire et le pouvoir politique que sur les faits.

C'est certainement là une des critiques obliques de l'auteur, mais ce livre est aussi une réflexion sur l'empathie qu'un peuple comme celui du Canada peut vraiment avoir pour le sort de personnes venant d'un contexte totalement différent.

Yvan Cliche

Thierry Dimanche

CERCLES DE FEU

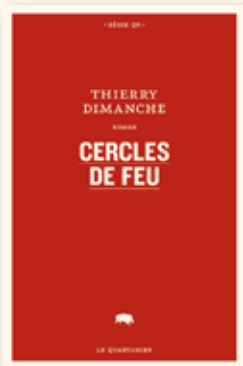
Le Quartanier, Montréal, 2019, 448 p. ; 28,95 \$

Les fins palais apprécient ce champignon délicat qui pousse parmi les reliquats charbonneux d'incendies forestiers. Si la morille de feu vole la vedette des tables gastronomiques, la savourer dans un récit est chose beaucoup plus rare.

C'est probablement à une première, en fait, que nous convie Thierry Dimanche dans *Cercles de feu*, un *road novel* sylvestre, dégoulinant de testostérone, à cheval entre le western fordien et les récits d'aventures nordiques à la Jack London.

La valeur des morilles de feu a engendré un nouveau Klondike qui draine les cueilleurs aventureux vers les confins boisés du Canada. Les pépites grisâtres ont ainsi remplacé leurs homologues aurifères. En Colombie-Britannique et au Yukon, nous apprend l'un des narrateurs de Dimanche, certains chercheurs se font littéralement braquer leurs récoltes. Dans ce domaine, la compétition est féroce et cela peut parfois jouer dur, doit-on d'emblée comprendre.

L'essentiel de *Cercles de feu* se déroule pour sa part dans le nord du Québec et de l'Ontario. Deux expéditions de cueillette en font l'objet, racontées par trois voix qui se relayent à la narration. Trois hommes dont le point commun est d'être célibataires et d'avoir une monumentale tête de cochon : Thomas, le mycologue en chef ; Claude, un quarantenaire divorcé, préposé à la logistique ; ainsi que Paul-Marie, une vieille âme ronchon assignée à la barre d'un GPS capricieux. À eux trois, ils forment le noyau d'un récit auquel viendront se greffer ponctuellement d'autres colorés spécimens



de la faune des forêts, du convoyeur de bois de coupe au conducteur de niveleuse, en passant par l'érémitique illuminé en rupture de ban.

En quête du « Grand Caboum », la Talle d'entre les talles, ces compagnons sillonnent durant un premier voyage les brûlés environnant Péribonka. Superbement évocatrice, la description de ces prospections impressionne par sa capacité à offrir une texture singulière au monde pelé des habitats « pyrodépendants » : « À plat ventre dans la cendre et les branchages, je sentais toute la chaleur emmagasinée dans ce tapis où plombait le soleil. On se serait cru sur un gros animal endormi, paresseusement couché dans la lumière ». Des passages de la sorte, où le territoire prend littéralement vie sous nos yeux, on en trouve à foison.

On peut présumer qu'une connaissance concrète des milieux décrits par le primoromancier le sert pour le mieux. Après tout, Thierry Dimanche, alias Thierry Bissonnette, poète et professeur à l'Université Laurentienne, n'a-t-il pas déjà consacré un ouvrage à la question des champignons sauvages (*Champignons sauvages à découvrir*) ? Une chose est certaine, c'est que ce genre de personnification qui fait image, combinée au riche lexique du réel, compose invariablement – c'est là une des forces admirables du roman – des portraits de la nature à la fois crédibles et pittoresques.

Cette tournée initiale en périphérie péribonkoise laisse toutefois l'équipage bredouille. Celui-ci arrive soit trop tôt pour le graal alvéolé, soit trop tard, derrière les membres d'une association mycologique bien renseignés. La saison suivante sera plus souriante. Quelque part dans le nord ontarien, les comparses tombent sur la manne providentielle. Verpes et gyromitres de l'année précédente ont laissé place aux essais de morilles dont la profusion devient difficile à gérer. La nature rèche des paysages carbonisés est alors éclipsée par la nature humaine dans toute sa splendeur. Lorsque les hommes se trouvent devant la possibilité d'obtenir quelques poignées de morilles de plus, quand l'odeur du profit se mêle aux âcres effluves du tapis végétal, les petites trahisons débutent, les

Sébastien Chartrand

GEIST

LES HÉRITIERS DE NIKOLA TESLA

Alire, Lévis, 2019, 447 p. ; 27,95 \$

Voici un roman dystopique d'une remarquable originalité. Il se déroule en l'an LXIV de l'Ère Régentée, ayant débuté en France alors que Napoléon III et ses troupes entreprenaient la conquête d'un empire européen, grâce à l'assistance de voyants.

Georges Parent, un lieutenant-Geist membre de la police « Dotée » et possédant donc des dons paranormaux, est chargé

d'une enquête étrange portant sur l'assassinat d'une personnalité de premier plan de l'Empire Régenté. De prime abord, tout laisse croire qu'il s'agit d'un crime commis par un Séculaire, c'est-à-dire un individu souffrant du « Mal du Siècle », donc de dépression et d'autres graves problèmes de santé mentale. C'est l'explication qui semble évidente puisque ce type de



alliances se distendent. Claude sous-traite, en mobilisant une seconde équipe de cueille à l'insu de ses partenaires. Paul-Marie s'égare sans que personne se soucie de lui. Thomas perd patience, assommé par l'égoïsme de Claude. La construction narrative nous permet d'observer la détérioration des relations d'après le point de vue de chacun.

Cela part réellement en vrille quand les cocktails de speed, de coke, de bourbon et de bière se mettent à enflammer les dernières soirées passées au clair de lune. Pour marquer le coup de cette frénésie, le récit se précipite et gagne en vitesse. Les gueules de bois tendent les nerfs comme des cordes de guitare, en plus des conditions de travail en plein air qui soumettent les cueilleurs à rude épreuve. Si ces derniers savent désormais que la nature est prodigue, ils apprennent aussi son impitoyabilité : moustiques, pluie, vent, sable, suie et zones accidentées testent les plus inflexibles volontés. C'est dans cette ambiance enfiévrée, de cette même fièvre, peut-être, éprouvée par l'orpailleur en son temps, que l'on file tout droit vers une finale figulée par un artificier. Emporté par la tragique ivresse du bourbon, la conscience grillée par le speed, Claude deviendra lui aussi « pyrodépendant », ce qui le mènera à sa perte.

Le premier roman de Thierry Dimanche est un feu roulant d'actions dont les amateurs d'aventures ne feront qu'une bouchée. En plus d'être un charme de précision, l'écriture sait décrocher de francs sourires. Quiconque s'est déjà aventuré dans les bois pendant plus d'une journée se sentira d'ailleurs interpellé par une savante typologie du chieur en zone forestière. Est-il besoin d'ajouter que le trio de coureurs des bois nouveau genre nous entraîne bien loin de l'image du mycologue tranquille, qui siffle gaiement dans les sous-bois, en se penchant au-dessus d'une grappe de chanterelles ? Par moments, vers la fin surtout, on croirait plutôt assister à une idée de Jocelyne Saucier – à qui l'auteur offre quelques clins d'œil complices – développée par Hunter S. Thompson. Un vrai régal.

David Laporte

personne, en agissant sous de soudaines impulsions, échappe à la vigilance des Précognitifs. Or, la victime, Danijel Tesla (fils du célèbre Nikola Tesla), était un talentueux Doté. Il aurait normalement dû prévoir et éviter son assassinat si quelqu'un d'autre qu'un Séculaire avait voulu s'en prendre à lui. On attend donc du policier Geist qu'il conclue rapidement son enquête. Mais il relève des éléments qui le laissent perplexe et le lancent sur une autre piste.

Des forces puissantes font tout pour l'empêcher de découvrir la vérité, mais il reçoit en contrepartie l'appui de quelques personnes bien intentionnées. De plus, de précieux indices le guident, comme si un petit poucet virtuel s'était ingénié

à semer des cailloux blancs devant lui. Au fil de son enquête, Parent se découvre lui-même peu à peu et se rappelle certains événements de son passé qu'il aurait préféré oublier.

Dans son nouveau roman, Sébastien Chartrand construit un univers hautement original qui paraît également fort crédible. Où, par exemple, les puissants n'hésitent pas, lorsqu'ils en ont l'occasion, à mentir effrontément et à utiliser les technologies disponibles et autres moyens de contrôle afin d'asseoir leur pouvoir. L'auteur insère habilement dans cet univers une enquête policière haletante aux nombreux rebondissements, qui se conclut de façon imprévisible.

Geist. Les héritiers de Nikola Tesla témoigne du talent et de l'imagination débordante de Sébastien Chartrand, un jeune auteur dont on n'a certainement pas fini d'entendre parler.

Gaétan Bélanger

R. J. Ellory

LE CHANT DE L'ASSASSIN

Trad. de l'anglais par Claude et Jean Demanuelli

Sonatine, Paris, 2019, 491 p. ; 34,95 \$

Western ou thriller, peu importe, ce fascinant polar raconte un drame familial survenu au cœur du Texas, tout en soulignant la violence raciste et souvent silencieuse des lieux. Décrire avec subtilité les mœurs de l'Amérique profonde des années 1970 est un défi relevé de main de maître par l'écrivain britannique.



Dans *Le chant de l'assassin*, R. J. Ellory met en scène le taulard Henri Quinn, qui, au moment de sa sortie de prison, promet à son codétenu Evan Riggs de retrouver sa fille Sarah pour lui remettre une lettre. Quinn est reconnaissant à son compagnon de cellule de lui avoir sauvé la vie à son arrivée au bagne trois ans plus tôt. Il veut prouver son amitié sincère à cet ancien musicien de renom, condamné à perpétuité pour

meurtre. Il ne savait pas qu'il mettrait la main dans un panier de crabes, et pire encore, car pour respecter son engagement, il lui faudrait rencontrer et affronter le puissant shérif de Calvary, Carson Riggs. Le frère d'Evan met en effet tout en œuvre pour empêcher Quinn de remplir sa mission, ne sachant pas encore que celui-ci fait « manifestement partie d'ces gens qui tiennent leur promesse vaille que vaille quand ils en font une ». Envers et contre tous.

Quinn découvrira pourquoi les habitants de la bourgade lui sont si hostiles, pourquoi ils semblent terrorisés, pourquoi depuis trente ans ils acceptent de vivre sous l'autorité d'un cruel shérif qu'ils craignent et détestent. Le conflit entre

les frères Riggs, dont l'un s'est peut-être retrouvé derrière les barreaux par la faute de l'autre, a eu lieu il y a longtemps, mais la haine perdure.

Très fluide, le récit fait alterner les années 1940, quand commence le drame, et l'année 1972, alors qu'ont lieu les mille et une batailles de Quinn. Ces allers-retours dans le temps permettent de comprendre pourquoi des citoyens de Calvary sont impliqués dans une saga parsemée d'actes honteux, de secrets et de non-dits, qui semble à première vue concerner uniquement la famille Riggs. « On a souvent dit que le mal n'a pas besoin d'autre terreau pour prospérer que le silence et l'inaction des gens de bien. »

Triangle amoureux, jalousie, trahison, vengeance, abus de pouvoir ; tous les ingrédients d'une tragédie classique se retrouvent dans cette fresque au dénouement inéluctable. Le titre *Le chant de l'assassin* n'est pas la meilleure traduction du titre original *Mockingbird Songs*. Le polar d'Ellory, véritable *page-turner*, ne cesse cependant de rappeler la signification du titre en anglais : « L'oiseau moqueur imite le chant des autres oiseaux [...], un don extraordinaire qu'il paie du sacrifice de sa propre voix ».

« L'amour change le monde, dit-on, autant pour celui qui aime que pour celui qui n'aime pas. » Tel est le destin des protagonistes, qu'ils vivent comme une fatalité.

Michèle Bernard

Thierry Pardo

WEEDON OU LA VIE DANS LES BOIS

Du passage, Outremont, 2020, 88 p. ; 19,95 \$

À notre époque d'accélération technologique, d'agitation urbaine et de pénurie de temps, on ne s'étonnera pas que le fameux récit *Walden ou la vie dans les bois* (1854) d'Henry David Thoreau puisse encore aujourd'hui inspirer des artistes et des écrivains.



Au Québec, après la pièce de théâtre *Les hivers de grâce* de Henry David Thoreau (2014) du dramaturge Denis Lavalou, puis l'album *Retour à Walden* (2018) du chanteur Richard Séguin, l'écrivain voyageur Thierry Pardo marche à son tour sur les brisées du poète et philosophe américain. « Ce livre, écrit Pardo, arpente *modus peregrini* l'espace littéraire ouvert par le grand homme et réactualise un siècle et demi plus tard la possibilité de vivre de nouveau [...] l'expérience du bois et d'en rendre compte. » Là où Thoreau tenait tête à l'empire industriel de son temps, Pardo met pour sa part

au défi notre époque connectée : « [...] partir aujourd'hui dans les bois relève du même type de marginalité ». Il s'agit, nous dit-il, d'un acte de résistance pacifique », mais aussi et surtout, pourrait-on dire, d'un acte de résistance poétique. Car son opuscule se veut avant tout un témoignage sur l'art d'« habiter son instant poétique », un témoignage dans lequel est mis à profit le sens de la formule, de l'aphorisme et du paradoxe pour mieux « célébrer le monde à partir d'un bout de forêt ». Que le lecteur soit donc prévenu, il ne trouvera que peu d'allusions aux exigences d'un quotidien qu'on pourrait s'imaginer ascétique dans ce genre de robinsonnade. En revanche, les réflexions sur notre actuelle relation au monde n'y manquent pas et servent parfois à mettre en exergue ce dont nous prive la vie moderne. « Dans ce monde agité, je pense que le vrai luxe, l'or du siècle, est dans une authentique jouissance du temps, de l'espace et du silence. » Mais plus encore, Pardo s'emploie à apprécier les instants ordinaires, les « moments hors du temps », les scènes et les beautés épiphoniques qu'offre la sylve : « Dans notre bois, la qualité du silence est telle que le moindre bruissement de feuille fait croire à la pluie », que « le crépitement du poêle à bois prend des airs de symphonie ». Sans être ni activiste ni dogmatique, Pardo lie sa démarche exploratoire à la possibilité d'être utile, de contribuer « à rendre le monde légèrement meilleur ». Le lecteur, prévient-il toutefois, ne doit pas y voir une forme de prosélytisme ou de prescription : « Il serait pourtant déplacé de voir dans cette décision un acte politique. [...] Je ne recommande à personne de suivre ce chemin ou de hisser cette expérience au titre d'exemple. Si exemplarité il y a, c'est dans l'acte de vivre délibérément une escapade à sa mesure ». À chacun donc d'y trouver son compte, qui l'occasion d'une rêverie, qui d'une sensibilisation environnementale, qui encore d'une source d'inspiration en vue d'un projet conforme à la poursuite d'un idéal.

Pierre Rajotte

Charles Dantzig

DICTIONNAIRE ÉGOÏSTE DE LA LITTÉRATURE MONDIALE

Grasset, Paris, 2019, 1 238 p. ; 59,95 \$

L'auteur avait fait paraître en 2005 le *Dictionnaire égoïste de la littérature française*, qui avait ébloui la critique et lui avait valu une multitude de récompenses dont le prix Décembre, le Grand Prix des lectrices de *ELLE* et le Prix de l'Essai de l'Académie française.

Quinze ans plus tard, Charles Dantzig récidive et nous revient avec un autre dictionnaire égoïste consacré celui-là à la littérature mondiale.

Le *Dictionnaire égoïste de la littérature mondiale*, comme le précédent ouvrage, n'est pas un dictionnaire conventionnel. Il ne fait pas le tour d'un auteur, d'une œuvre ou d'un courant littéraire. Dantzig choisit plutôt de parler « égoïstement » de ce qui l'intéresse dans le monde des lettres et des leçons qu'il